



**NICOLAS  
MOINEAU**

**À  
PERTE  
DE  
VUE**

**Aveugle, champion d'escalade,  
il défie les falaises**

**ARTHAUD**



À perte de vue



Nicolas Moineau  
En collaboration avec Emmanuelle Dal'Secco

# À perte de vue

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2024  
82, rue Saint-Lazare  
CS 10124  
75009 Paris  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0804-1839-5

« On ne voit bien qu'avec le cœur,  
l'essentiel est invisible pour les yeux »

*Le Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry.



## Éloge d'une passion

Mon corps contre la falaise, sans filtre, torse nu lorsqu'il fait chaud. C'est entre elle et moi. Je ne perçois que des nuances de gris, clair au soleil, foncé à l'ombre ; dans cette progression qui peut sembler uniforme, ce n'est pas le paysage qui fait mon bonheur. Fantasmant l'élévation à venir, je suis dans mon univers. En action de grimpe, les obstacles et la précarité qui m'empêchent au quotidien s'évaporent, un instant sans contraintes ni limites.

Dans ce moment suspendu, je fais le vide autour de moi. Égoïstement non voyant, je ne suis relié à ce monde qui souvent me bouscule que par un bout de corde que le pareur tient entre ses mains. Le moment est radieux. Le défi mobilise mon corps et mon esprit intensément, je donne tout, comme shooté par l'adrénaline, cette hormone du stress positif qui décuple mes capacités et me propulse vers le haut, jusqu'au sommet. Cette délivrance m'a permis de persévérer et a donné du sens à mon existence.

## *À perte de vue*

Certains comédiens prétendent qu'ils voudraient mourir sur scène... Je veux bien mourir sur la falaise. Il y a évidemment dans ce désir quelque chose de symbolique, qui signifie pouvoir grimper jusqu'à mon dernier souffle. Dans les moments les plus sombres de ma jeunesse, alors que les pensées morbides me hantaient, j'étais loin d'imaginer qu'une issue était possible. La grimpe sera finalement ma plus fidèle compagne, celle de toute une vie, qui ne m'a jamais déçu, toujours encourageante, elle me pousse au meilleur.

Elle est devenue mon échappatoire, mon extase, ma liberté. Mon évidence.

## Prologue

### Grimper le monde !

Jour J, un samedi soir sur la Terre. 15 septembre 2012. Ce soir-là, l'arène de Bercy est pleine à craquer. Les 15 000 spectateurs venus assister aux compétitions « valides » mettent de l'ardeur dans leurs encouragements. Cette clameur va bientôt m'emporter...

Pour le moment, ce sont les concurrents « valides » dans la catégorie difficulté, une des épreuves phares de ces championnats du monde d'escalade où sont rassemblées les pointures mondiales, qui galvanisent les gradins. Un tsunami de décibels et de musique électro tandis qu'avec Sébastien, mon coach, nous attendons derrière le mur, à l'isolement. Grosse ambiance, grosse pression. Même si cela peut sembler cynique, je découvre qu'il y a, en handi-escalade, des catégories reines, et la mienne en fait partie. Contrairement aux « neuro » (qui correspond aux handicaps neurologiques/physiques), pas très lisibles ni clairement indentifiables, avec leur système de coefficient nébuleux, les aveugles complets et les amputés, concurrents spectaculaires et sans équivoque, font

## *À perte de vue*

vibrer les foules. Pour les « neuro », ce sera finale le vendredi en catimini et pour nous le samedi en majesté. Chez les aveugles, le travail en binôme avec le guide ajoute de l'intérêt à la performance pour un public souvent initié et un brin d'émotion pour les néophytes.

Pour limiter les tensions, j'ai pris la décision de laisser mon chien guide, Dougie, à l'hôtel car, pris d'une panique ingérable, il se met à aboyer violemment au moindre applaudissement. Immobile, seul dans ma tête, je compte les minutes, interminables. Seb fait quelques tentatives de préparation mentale pour me garder à flot et focus sur mon objectif. Rien n'y fait, le trac à son paroxysme. Je m'apprête à vivre une pure folie...

Je me lève, mécanique, assourdi. Trois boxeurs entrant sur le ring sous les hurras ; à mes côtés, l'Italien Matteo Stefani et le Japonais Kenji Iwamoto. Le speaker donne de la voix, encourageant des applaudissements déjà nourris. On nous place devant le mur ; cinq minutes pour observer. Ce sont les yeux de nos guides qui nous lisent ce parcours vertical d'une vingtaine de mètres. Contrairement à la falaise où chacun improvise sa propre voie, en compétition il faut se contenter du même tracé de prises « vissées ». En attendant mon tour, retour au coin. Je passe en deuxième.

C'est le Japonais qui ouvre le bal, mais son ascension est de courte durée ; assez bas, à moins de 4 mètres, il chute. Les ouvreurs, manquant visiblement

## *Grimper le monde !*

d'expérience en handisport, ont conçu une voie trop difficile pour notre catégorie, d'un niveau 7b+, avec un gros dévers, un passage dit « en plafond » qui penche fort vers le sol.

À mon tour. Je m'avance, titubant, tenant le bras de Seb. Ma peur est épouvantable, alors je m'accroche au souvenir de la voie en mentalisant chaque étape.

Le vacarme a fait place à un silence religieux pour nous permettre d'entendre les consignes de nos guides. Dans un noir intégral, dans un silence intégral, je ne perçois que les battements de mon cœur. L'expérience d'une foule muette est saisissante, irréaliste. J'enfile mes chaussons, accroche mes mousquetons, les mains dans la magnésie. Top chrono !

Les premiers mouvements sont incertains, la faute au trac. Et puis, comme une délivrance, j'engage un pas de deux avec la muraille. Un stress positif me traverse, m'invitant à déployer toutes mes facultés. Pourtant, chaque prise est un défi ; je me sens emporté vers le vide, je résiste. M'acharner, lentement, consciencieusement, de mètre en mètre, m'agripper à cette paroi inconnue comme si elle était ma ligne de vie. Le silence me laisse sans repère ; seule la voie de Seb me guide vers l'emplacement des prises. Ai-je fait mieux que le concurrent précédent ? Le mutisme du public ne dit rien de ma performance...

Mon pied tâtonne, où est ce fichu trou qui va me permettre de rester plaqué contre la résine ? Cette fois-ci, trop tard, je suis en train de décrocher. Je « vole »,

## *À perte de vue*

dans une immense déflagration lorsque la foule, un temps tétanisée, reprend son souffle.

À quelle hauteur ai-je chuté? Une dizaine de mètres, juste avant ce plafond que je m'étais juré de franchir, terrible déception...

Vient le tour de Matteo, le meilleur d'entre nous : il s'est classé en tête lors des qualifications. Finalement, l'or lui échappe lorsqu'il pose un pied sur un « point », c'est-à-dire l'ancrage sur lequel est attaché le mousqueton. Erreur fatale, interdite par le règlement.

Je n'ai pas suivi sa performance car, dans les coulisses, un journaliste m'a cueilli pour répondre à une interview. Encore essoufflé et le cerveau en ébullition, j'entends malgré tout le speaker cracher mon nom.

« Nicolas Moineau, France, champion du monde 2012 ! »

Ascenseur émotionnel, j'explose dans les bras de Seb pour pleurer à chaudes larmes.

Ce qui va suivre me sidère encore... Une file de gamins m'attend pour des autographes, sans vraiment savoir qui je suis, peu importe l'homme, le titre suffit. Je signe, je signe, je signe, à la pelle. Et des selfies... Mes proches m'arrachent à cette soudaine et délirante notoriété pour me prendre dans leurs bras. Sophie, une copine d'enfance, que je n'ai pas vue depuis des années. Maman est là aussi, mon grand frère Jean-Baptiste. Et surtout ma trentaine de supporters-grimpeurs fraîchement débarquée du Lot en bus. Un formidable chahut. Chacun veut sa part du bonhomme et, au milieu de cette agitation, je reste

## *Grimper le monde !*

ahuri. Emmanuel a vécu en direct sur Internet le sacre de son papa, ses grands yeux d'enfant de 4 ans tout écarquillés. Catherine, ma compagne, n'est pas à mes côtés mais son cœur a battu la chamade.

La plus haute marche du podium, *La Marseillaise* et, pour les handis... un joli bouquet. Les « valides » sont plus généreusement récompensés, quelques milliers d'euros. C'est la loi du handisport, des fleurs et des honneurs et, pour moi, une semaine de congé sans solde.

Je m'en fous car tourne en boucle dans ma tête mon titre de gloire : « Champion du monde ! » Et puis ma nature profonde s'invite dans l'euphorie : « C'est bon, j'ai fait le job, j'arrête ! » Seb vire au rouge colère : « T'es fou. Ce n'est que le début ! » A-t-il raison ? Dois-je persévérer dans la compétition, partir en quête de sponsors ? Suis-je taillé pour faire ma place dans le sport de haut niveau ? Dans la confusion du moment, en trinquant au champagne dans les salons VIP de Bercy, je me prends petit à petit au jeu. Je veux bien l'avouer : cette adulation soudaine passe sur mes plaies, mes doutes et mes errances passées le baume que j'attendais. Un instant, cette sensation est délicieuse. De nombreux spectateurs me confient leur émotion : « J'ai pleuré en vous voyant », « Ce silence m'a transcendé », « Ce que vous faites est tellement héroïque ». Peu importe le pathos dégoulinant auquel le handicap échappe difficilement, leur sincérité me touche. Onze ans plus tard, en y repensant, je suis ému.

## *À perte de vue*

Il y a un être essentiel à qui je dois annoncer la nouvelle : mon chien Dougie ! En entrant dans notre chambre d'hôtel, je soupçonne reproches et dépit : « Comment as-tu pu me laisser seul toute une soirée ? » Chienne d'ambiance !

Retour en car dès le lendemain, ambiance rock'n'roll, le stock de Lotois, chauds bouillants, encore dans l'allégresse. Ça gueule, ça chante, ça crie « champion du monde », pas toujours à l'unisson, bien loin de la tempérance habituelle de l'escalade. Il est 2 heures du matin lorsque le chauffeur me dépose devant ma porte. Je tourne les talons. Derrière les fenêtres, des sourires et des lèvres qui hurlent, qui chantent « champion du monde ».

C'est vraiment moi ?

Puis un flash. Et le souvenir d'un enfant qui, seul, avance dans le noir...

# 1

## L'enfant des ténèbres

21 mai 1977. Un beau bébé de 4,5 kilos ouvre grand ses yeux sur le monde. Il est baptisé Nicolas, accolé à un joli nom d'oiseau : Moineau. Une béatitude printanière, du bonheur et de la lumière...

Six ans plus tard. Il fait sombre, je suis avec mon père et mon grand frère. En sortant du cinéma, nous marchons dans une rue obscure, ils se mettent à courir, je veux les suivre. Ils prennent de la distance, je tente de maintenir la cadence mais je peine à les distinguer. Pas d'éclairage, pas de repères. Autour de moi, du noir. Comment peuvent-ils aller si vite ? Pourquoi suis-je à la traîne ? Pourquoi me laissent-ils seul ?

Tout à coup, je ressens une douleur violente au visage. Mon nez est entré en collision avec un parcmètre. Suis-je trop distrait, encore trop petit pour ce genre de facétie ? Probablement... C'est d'ailleurs ce que dit mon père : « Tu n'es pas le premier gamin à te prendre un poteau ! » Me voilà amoché mais rassuré !

Rassuré, faut-il que je le sois, vraiment ? Car, avant ce parcmètre, j'ai connu d'autres désagréments.

## *À perte de vue*

Tout petit, certains signes ont alerté mes parents. Ils décident de me faire suivre par un ophtalmo qui me renvoie vers un orthoptiste. Les pros de la vision analysent, tâtonnent, testent, placent un cache sur mon œil au motif qu'il est trop dominant. Et me voilà, moi qui voudrais tant être invisible, contraint de faire mon entrée en maternelle avec ce patch ridicule. Un vague diagnostic est posé : hypermétropie ! Mais le mal ne serait-il pas plus profond ? Les analyses, paire de lunettes à double foyer et autres rééducations n'ont rien apporté de vraiment concluant. Ma mère pressent alors un problème sur le nerf crânien et me conduit chez un drôle de spécialiste, indéfini, pas vraiment marabout mais presque. Des séances d'ostéopathie crânienne bidon, sans effet.

Une piste a néanmoins été négligée, les problèmes de vision la nuit, cette perverse qui couvre mon regard d'un voile opaque. Lors des soirées d'été, je m'accroche à la lumière du lampion, à l'éclat du feu d'artifice, à la lueur de la bougie, mais lorsqu'elle est soufflée, quelque chose précipite doucement, insidieusement, l'enfant vers les ténèbres. Je m'agrippe à la main de mes parents pour ne pas perdre le cap. Eux y voient peut-être de la tendresse ; ils sont surtout ma balise, ma bouée. Un doute s'immisce, crescendo. Il y a « visiblement » quelque chose qui cloche chez moi, que je ne parviens pas à identifier. Alors je me réfugie dans le déni, ce merveilleux compagnon qui va tracer ma route des années durant. Très vite, j'ai décidé de « ne pas voir ». Et surtout de ne pas parler. Ni à mes

## *L'enfant des ténèbres*

parents, ni à mes frères, ni à aucun ami. À personne, pas même à la maîtresse d'école lorsque le jour, à son tour, commence à s'effacer. Pour compenser, et surtout dissimuler mes troubles, je me rapproche toujours un peu plus du tableau... Noir.

Même si, dans la vraie vie, je commence à distinguer les formes de façon grossière, mes problèmes se manifestent surtout à l'école. Personne ne semble s'en inquiéter car j'ai toujours été un élève « décalé ». Dans les interactions sociales et la communication non verbale, certaines choses m'échappent quand d'autres compétences me permettent de décrypter le monde avec une certaine acuité. À l'époque, on ne parle pas de HPI (haut potentiel intellectuel), mais je suis probablement comme ces quelques « grosses têtes » de la famille. Excellent en maths, en lecture, en écriture. Du genre à avoir 18,5 sans savoir que c'est bien. Pas rebelle, plutôt discipliné, peu motivé, je suis un gamin atypique, qui s'exprime peu, observateur, à l'écoute mais discret. Mais je n'aime pas l'école, au point de me cramponner au premier réverbère croisé sur mon chemin tous les matins. Les réveils sont pesants, les retards fréquents.

Pour tenter de me remettre d'équerre, ma nouvelle institutrice de CE1 me tire les cheveux et secoue ma tête, méthode à l'ancienne. Je suis arrivé dans cette classe d'une banlieue bourgeoise francilienne en cours d'année, après un énième déménagement. Un peu seul, je me lie d'amitié avec les autres exclus, les mauvais garçons du fond. La bande des « pas très bons », des « mal habillés », des « grands n'importe quoi »...

## *À perte de vue*

Tout petit déjà, j'ai pressenti que j'allais m'écarter de la norme, inéluctablement.

Pour surprendre, interpeller, étonner, j'en fais des caisses. Un invisible à qui il sied, parfois, d'être vu. Quand je me jette à terre pour faire rire ou attirer l'attention, on soupçonne des problèmes psychomoteurs. Fin de la blague. Je suis un être bancal incompris, inentendu. Un jour, une maîtresse interroge ma mère : « Votre fils ne serait-il pas sourd ? Ou peut-être autiste ? » Il est alors facile de mettre toutes formes de bizarreries sur le compte de mon tempérament singulier... Et d'éviter tout regard sur ce regard qui semble m'abandonner. Pourtant, il y a un malaise.

### **Mon refuge imaginaire**

On m'extirpe sauvagement de mon lit avant que l'incendie ne m'embrase...

Une fois la porte de ma chambre refermée, j'ai pris l'habitude de me réfugier dans la lecture, prolongeant l'éveil au-delà des heures réglementaires. Une lampe éclaire cette passion dissimulée, pincée à un tuyau de plomberie au-dessus de moi. Mais, ce soir-là, je me suis endormi. L'ampoule est tombée sur mes draps, dégageant une fumée intense. Elle s'est répandue dans l'appartement, tirant mes parents de leur sommeil. J'aurais pu être victime d'une passion incandescente...

À la maison, pas de télé. La première fois qu'un écran est entré chez nous, j'avais 13 ans. Pas de

## *L'enfant des ténèbres*

console de jeux non plus. Pour occuper le temps, je dévore donc des livres, goulûment, avidement. Sur une chaise, au lit, de jour comme de nuit. Le Club des cinq, *Robinson Crusoé*, *La Bible illustrée pour les enfants*, des livres d'astronomie, de science-fiction, sur la pré-histoire, les légendes et les fantômes... Des histoires pour m'évader parce que, parfois, la vie est nulle, et des bouquins scientifiques pour changer d'univers. À la bibliothèque municipale, j'ai écumé toute l'histoire de France en bande dessinée, au point de me forger une culture générale surprenante pour un écolier de mon âge. Je suis le binoclard incollable, surnommé « serpent à lunettes », quand ce n'est pas « Moineau crotte d'oiseau ». La panoplie complète de l'intello introverti, en mode taiseux, fidèle au profil familial.

Parce que ce monde est trop petit, je le veux plus grand, plus fou, plus libre. Mes errances littéraires ont dessiné autour de moi un monde parallèle, peuplé de Playmobil et de chevaliers, de capes et d'épées. Sous mon crayon vagabond naissent des figures monstrueuses à la Tolkien ou des visages d'êtres elfiques. Je pose sur la feuille mes rêves d'enfant, menés par une armada de bateaux pirates dans la tourmente, une cavalerie de cow-boys à plein galop, une forteresse imprenable résistant à l'incendie. Mes parents nourrissent mon passe-temps avec bienveillance, subvenant généreusement à ma voracité de carnets de croquis et de feutres. Chez nous, il est de bon ton d'être artiste, un moyen d'expression subtil pour éviter de livrer ses sentiments. Ma mère, Agnès, s'adonne à la peinture, au

## *À perte de vue*

théâtre, au cirque, à la mosaïque. Elle slame dans les cafés, écrit des poèmes, parfois publiés. Mon père, Jean-Pierre, l'est aussi, à sa façon, grand maître de la truellerie, prodige de la bétonnière. Ingénieur dans le bâtiment, il a mené de gros chantiers de travaux publics, comme la mise en œuvre d'une centrale nucléaire ou la prestigieuse Géode, à la Villette, à Paris.

À défaut de posters, ce sont mes esquisses qui tapissent les murs de ma chambre. N'ayant pas la culture du souvenir, je n'en ai conservé aucune. Le dessin ne fut pas une fin mais un moyen, une liaison éphémère, un acte libérateur. Puis un papier que l'on froisse ou déchire de rage lorsque le trait, petit à petit, s'efface. Peut-être certaines de mes œuvres s'entassent-elles dans un carton d'archives, dans la poussière d'un grenier de famille, en souvenir de ce qui fut... J'ai tenté plus tard, alors que le mal a progressé, de reprendre le crayon. Fatras de lignes entrecroisées et de taches éparses, dans lesquelles personne n'a vu l'audace de l'art abstrait. Ces gri-bouillis que je discernais pourtant à peine m'ont sauté à la gueule, ont lacéré mes yeux, dessinant à leur tour une cruelle fatalité.

### **Le sport, bien vu !**

Très jeune, je m'initie au judo, un sport où la vue n'est pas prépondérante. Preuve en est, c'est l'une des disciplines phares en handisport pour les déficients

## *L'enfant des ténèbres*

visuels. Mais mon format de grand dadais trop frêle se fait étaler par le premier petit râblé venu. Ippon ! Je manque manifestement d'esprit combatif et, n'étant pas profondément tourné vers les autres, le contact me déstabilise. Le manque d'estime de moi a fini par infuser dans tous les domaines. La réalité, brute, me met au tapis. Et bientôt KO.

Je me lance pourtant dans un autre défi, plus insolite, l'escrime, où seule l'acuité permet de faire mouche. Le maître d'armes d'une association locale est invité dans notre école pour faire une animation afin de recruter ses futurs talents. Dans la cour de récré, il sort quelques masques et fleurets. « Et hop, amusez-vous ! » Une aubaine à ne pas rater pour un jeune d'Artagnan. De retour chez moi, je convaincs mes parents de m'inscrire à la salle. À cette époque, je vois encore assez pour me débrouiller et ne pas perdre tous les assauts. Mais, avec le recul, cette tentative était vouée à l'échec. Ce sport est éminemment visuel et, dès les premières compétitions, au début du collège, c'est un fiasco. L'adversaire est en garde, mais où est sa lame ? Tout va très vite. Banderole, battement, bond... Les actions s'enchaînent, je n'y vois que du feu. Et, là, en une fraction de seconde, elle me transperce. Touché ! Coulé ? Je nage dans une mer de déni. Stéphane Marcelin, mon maître d'armes, étonné par tant d'incompétence, suggère à ma mère de trouver une autre activité où s'exprimerait davantage mon maigre potentiel.

## *À perte de vue*

Ce lent decrescendo va durer des années. Au fil du temps, je peine à distinguer les couleurs, suis gêné par certains contrastes. Parfois, lorsque la luminosité est mauvaise, mon regard s'absente. J'ai de plus en plus de mal à déchiffrer les mots sur le tableau, jusqu'à ne distinguer que quelques traits vaguement tracés à la craie. Mes résultats scolaires commencent à s'effondrer, visiblement pas assez pour alerter les enseignants.

Mutique, j'apprends à donner le change et me métamorphose peu à peu en cancre. Mieux vaut passer pour un branleur qu'un bigleux. Me mentir à moi-même, mentir à mon entourage. Pour l'ado que je suis devenu, pas question d'être « hors de la norme », d'être l'exception. Par-dessus tout, je redoute qu'on dise de moi « le handicapé ». Ce n'est pas le mot qui me terrifie, mais l'image. L'aveugle que je croise dans la rue avec sa canne blanche, sa trogne renfrognée et ses calots vitreux me fout la frousse. Comme la plupart des gens, je me dis que si je devais perdre la vue, je me flinguerais. Alors qu'au fond de moi, je sais... Je suis déjà un peu cet homme qui marche seul dans l'obscurité, cet homme que personne ne veut être. Mais j'ouvre très grand mes yeux pour tenir à distance cette angoisse maligne.

Le masque va bientôt tomber... Ce jour-là, mon prof de français me demande de lire un texte à voix haute. Dans ma chambre, je suis équipé d'une ampoule puissante mais, dans cette pièce, la lumière est blafarde. Je regarde la page, la supplie de me

## *L'enfant des ténèbres*

parler mais ma bouche reste muette car ma rétine est en rade. Je colle mon nez sur ces mots, quelques-uns s'échappent, par-ci par-là. Je balbutie, bégaie, baragouine... Silence pesant, devant toute la classe, le collégien de base, bête et méchant, porte son jugement impitoyable. La honte est violente. Envie de me jeter sous ma table, de disparaître. Tous ces regards qui pèsent sur moi, envie de crever pour qu'ils cessent de voir celui qui ne voit plus ! Mon prof, lui, semble gêné. Mes parents sont convoqués.

### **L'odieux diagnostic du mec qui va bien**

Paris. Hôpital Laennec. J'ai environ 14 ans. Pas de date précise. Accompagné de ma mère, j'ai rendez-vous pour une consultation spécialisée en ophtalmologie. Le toubib m'interroge :

— As-tu des problèmes pour voir la nuit ?

— Bah, non !

— D'accord. Alors, lève-toi !

La pièce est mal éclairée et, en avançant, je heurte le tabouret.

Silence. Il note dans son carnet.

Je suis soumis, alors, à une batterie de tests, en commençant par un fond d'œil qui dilate ma pupille, les traditionnels tests d'acuité avec chiffres et lettres qui vont diminuendo, l'électrorétinogramme qui enregistre l'activité électrique de la rétine après une stimulation lumineuse. Pour le champ visuel, on place ma

*À perte de vue*

9. Extrême et autres folies ! . . . . .	135
10. Compet', un bonheur d'enfer ! . . . . .	147
11. Aveugle, une chance ? . . . . .	171
12. Magicien des sens ? . . . . .	181
13. Ma vie à l'aveugle, H24 ! . . . . .	195
14. Mes chers parents, je vole... . . . . .	207
15. Je ne suis pas un héros ! . . . . .	215
16. Défi ultime, ultime défi ? . . . . .	225
Épilogue. . . . .	235

**« Face au mur, ni contrainte ni limite,  
un corps-à-corps que rien n'empêche, pas même  
une vision troublée. Après ces années d'asphyxie,  
un filet d'oxygène irrigue enfin mon esprit. »**

Champion du monde d'escalade en 2012, Nicolas Moineau a distancé son handicap. Le diagnostic plombe son adolescence : rétinite pigmentaire, une maladie dégénérative de l'œil. Le jeune homme sombre peu à peu dans les ténèbres. En perdant la vue, il perd aussi le goût de la vie. C'est dans le sport et la découverte du corps-à-corps avec la falaise que ce futur médaillé d'or retrouve un élan.

Au-delà du bloc, Nicolas Moineau témoigne du manque d'adaptabilité des infrastructures et des difficultés d'évoluer dans un environnement où le moindre faux pas pourrait se révéler fatal. L'autonomie, il l'a conquise, en partie grâce à ses meilleurs compagnons : ses deux chiens-guides, véritables extensions de l'athlète.

De son enfance à aujourd'hui, Nicolas Moineau retrace son parcours, celui d'une exceptionnelle ascension.

*Nicolas Moineau, né en 1977, est un grimpeur français, champion du monde d'escalade de difficulté en 2012 catégorie déficient visuel B12. Il est atteint d'une rétinite pigmentaire. En 2023, il parvient à vaincre une voie classée 8A.*

*Écrit en collaboration avec Emmanuelle Dal'Secco, auteure et journaliste, spécialiste des questions de handicap et de santé mentale.*